

*9h45 / J'ai fait autre chose et là, je regarde à nouveau le blog...*

*Je dois raconter ce qui s'est passé, pas de défi sur le blog ce matin à 7h00 alors bugg de mon ordi ? Panne d'oreiller de Marie-Adrienne ?*

*Le défi ce matin a dû arriver chez moi entre 8h30 et 9h. J'avais déjà écrit, j'avais inventé une signification au silence de Marie-Adrienne. Je n'aurai pas le temps aujourd'hui de répondre exactement au défi de ce 18 décembre. Peut-être l'écrirai-je plus tard, un autre jour, ou alors j'intitule ma première fois, « Mon premier défi d'écriture ».*

07h05, mais que se passe -il, je suis levée tôt en ce moment, vers 6h, j'allume le feu, boutique dans la maison, mon homme dort encore, je suis dans le silence et à 7h, hop je regarde le blog de Marie Adrienne. Quelle invention a-t-elle dénichée, quel sujet a-t-elle concocté ? Quel cadeau ? quel sujet impossible ?

07h10, Bizarre, toujours rien de la part de Marie Adrienne, j'aime bien réussir à écrire le matin, j'aime les matins et je ne sais pas toujours, souvent de quoi sera faite ma journée alors peut-être je n'aurai pas le temps, ou je ne pourrai pas bénéficier du temps qu'il me faut, du temps qui me convient.

Et de plus ce WE, le temps est tellement merveilleux , sublime que les raquettes m'attendent et concert de notre petit groupe vocal, chants polyphoniques, chants du Monde, demain aprem, répétition aujourd'hui... Mesures sanitaires à réfléchir alors le temps est compté.

Mais là silence de Marie-Adrienne, j'espère que tout va bien pour vous, que rien de grave ne se passe ? Une panne de réveil ? Un bugg dans l'envoi, peut-être programmé du défi, toujours à 7h00 tapantes.

07h15 Et là je souris, oui, je suis presque sûre, le silence de Marie Adrienne, c'est le défi du jour, cela me fait rire et j'adore. Quelle inventivité joyeuse cette Marie-Adrienne ;o)

Elle nous laisse choisir, elle nous laisse inventer, peut-être réfléchir sur ce défi, sur ces contraintes imposées, sur ce que l'on apprend. Ou ne rien écrire ? Ou créer nous-même une contrainte.

Mais que faire de cette liberté ?

Ma sœur, tout à l'heure va se lever, va m'envoyer un message « ben t'as eu le défi du jour, moi j'ai rien ?

Je la laisserai réfléchir...

Vous, la rencontre avec vous, Marie-Adrienne, la découverte de votre existence, de votre métier, il faut le dire complètement passionnant. Il y a deux ans, ma sœurette nous soumet l'idée de faire appel à une biographe pour notre père, j'avais déjà pensé à cette idée, « interviewé » mon père, sa sœur, leurs souvenirs, pris des notes en vrac. Mais le temps a manqué, belle excuse ? J'habite loin, et il faut le dire, surtout, je n'ai pas les compétences. Difficile de mettre de l'ordre dans des souvenirs désordonnés, le fil ? Fil chronologique ? Fil des rencontres ? Et peut-être ce sera plus facile pour lui de se confier à quelqu'un qui n'est pas un proche, pas de la famille.

La tâche m'avait parue immense alors la proposition m'a enthousiasmée.

La rencontre de mon père et vous fut très instantanée, la confiance immédiate, la complicité immanente.

Vous êtes entrée ainsi dans nos vies. J'ai souvent fait un petit tour sur le blog, une mine, des conseils, des propositions, merci pour votre générosité, ce don.

J'aime écrire, j'ai toujours aimé écrire, enfant, je disais à ma maîtresse, un texte libre ? moi des histoires, j'en ai plein ma tête mais j'ai pas envie de te les dire.

Adolescente, des écrits secrets, adulte, les mots m'ont sauvée bien des fois.

En fait j'aime écrire, mais le plus souvent à quelqu'un, pour quelqu'un.

Écrire un livre, je ne sais pas, je n'ai pas de sujet. J'aime écrire mes émotions, les partager, accompagner, écouter, parler, mettre des mots sur les douleurs, les chagrins, l'absence, les peurs, les questionnements, les réflexions, les colères, les compréhensions, la beauté, mettre ainsi la distance, me décentrer.

Comme un carnet de voyages de mes émotions. Partir de soi pour aller ailleurs.

Avec ce calendrier de l'Avent, j'apprends une certaine rigueur, écrire tous les jours, j'aimerais ne pas « rater » une journée, j'aimerais m'astreindre à « remplir » le contrat que j'ai passé avec moi-même. Même si des jours, je sèche un peu, même si des jours le sujet, la contrainte ne me passionnent pas, ne m'attirent pas. Un plaisir oui se faire plaisir oui, mais en ce qui me concerne, certains jours je me force. De cette discipline, naît quelque chose que je ne connaissais pas en moi. J'aime finalement la contrainte, (incroyable), qui m'offre une certaine liberté. Être libre à l'intérieur d'un cadre.

Toucher à différents registres, me frotter à différents styles, jouer avec les mots, écrire un texte à plusieurs voix, me mettre dans la peau d'un autre. C'est, très joyeux, mais aussi parfois émouvant, thérapeutique, quelle richesse !

Vous lire, vous, compagnons d'écriture, est un grand plaisir. Je suis toujours curieuse et impatiente de découvrir vos textes. J'essaie de deviner, décrypter dans vos mots, qui vous êtes, comment vous écrivez. Je vous invente une vie, un visage, un corps, une maison, un métier.

De plus, moi, j'ai la chance de partager ce voyage avec ma sœur, lire ce qu'elle a écrit avec la même contrainte. Nous n'avons pas les mêmes mots, le même style, le même rythme, la même musique, la même couleur, la même pudeur, l'humour n'est pas au même moment. J'écrivais hier à Marie-Adrienne que passionnant était ce défi à deux voix, à 4 mains avec quelqu'un que l'on connaît si bien et que l'on découvre quand-même.

Garder cela, écrire chaque jour, m'inventer une contrainte quand l'imagination me fera défaut. Je devine les choses à creuser, les sujets ou styles.

Écrire ...

Pour cette ouverture Marie Adrienne, merci

## Défi #18 – Paul Béland

Parmi les grandes émotions exprimées, ceux du cœur sont souvent exprimés et la façon unique de les formuler est sans contredit des plus légendaires. Les sentiments constatés par la vue exigent l'utilisation de milliards de mots et peuvent être éprouvés si intensément que la nature même de notre être nous en protège en y déclenchant les larmes.

Le touché peut être exprimé de différente façon, ça dépend des goûts. Le goût, c'est différent, cependant, pour un chef cuisinier, c'est comme y toucher. L'odorat c'est... c'est étrange. C'est comme toucher l'air ambiant ou y goûter ou mieux : voir l'invisible.

Qu'en est-il de l'ouïe ? On dirait que le nombre de mot pour exprimer l'ouïe est limité aux autres sens comme la vue et l'odorat. « C'est dont ben beau ce que j'entends ! ». « Elle est bonne cette musique-là ! » Décrire l'ouïe s'apparente beaucoup au cœur et à l'esprit.

Allez hop ! Défi en compagnie de Louis, euh... l'ouïe. Vous voyez comment nos oreilles ne font pas la différence entre : « Défi en compagnie de Louis » et « Défi en compagnie de l'ouïe ».

Le bruit. Il y a toujours du bruit, Il y a toujours quelqu'un qui « bruitonne ». On est neuf personnes dans l'appartement; ça jacasse, ça se chamaille, ça gronde et ça recommence. Même si on n'y fait pas vraiment attention; il y a toujours un bruit de fond... plus mélodieux parfois et très accablant d'autres moments : la radio. Oui la petite radio AM, en haut du réfrigérateur qui cantonne des morceaux populaires. La radio AM qui donne les nouvelles à tous les trente minutes mais qui en dure dix. Au fil du temps, je me suis aperçu que j'avais cette capacité à entendre de façon sélective; comme si je pouvais filtrer l'information captée et écouter ce qui me faisait l'affaire. J'ai fréquemment focalisé sur la petite radio que sur les imbécilités extériorisées par mon abruti de grand frère; bref, je me suis mis à aimer écouter la musique tout ignorant le frangin.

J'ai toujours entendu la musique en mono. Il me semblait impossible d'avoir des écouteurs; d'ailleurs cela aurait coûté trop cher, et je n'avais pas d'argent de toute façon. C'est alors que dès l'âge de douze ans, durant l'été, j'ai commencé à garder des enfants pour me ramasser un peu de sous. Puis vint le jour où je garde les petites filles de ma voisine dans l'appartement d'à côté de chez moi. En faisant la tournée des lieux et des consignes, je détecte la présence d'une enseigne stéréo dans le salon, en prime, des écouteurs massifs; ceux avec lequel tu couvres entièrement les oreilles.

Une fois les parents partis, bon débarras; je couche les enfants, bon débarras, je range faiblement la vaisselle, c'est embarrassant car je ne le fais pas chez moi; je vérifie si les portes sont barrées, et... direction salon. Suis-je nerveux ? Non ! Je suis totalement investi par le moment présent, mortifié aussi, j'ai peur de briser quelque chose. Tellement excité et impatient, j'imagine mentalement les enfants sous sédatif; pourtant je préfère attendre qu'elles soient endormies. N'empêche que je n'en peux plus; l'attente est interminable; trois minutes se sont écoulées depuis qu'elles sont couchées. Puis vint la cinquième minute : je prends les écouteurs. D'abord le poids : surprise ! C'est vraiment lourd ! Je les observe; les mini-caisses de son sont protégées par une sorte de velours noir qui m'empêche de voir leur conception : ben oui, je suis curieux de nature ! Le contour pour les oreilles est en cuir noir rembourré, pas trop dur, pas trop mou. Je me souviens de la douceur du cuir; mes pouces s'amusant à les caresser. Puis vint le moment de découvrir le mécanisme permettant l'ajustement autour de la tête. Je bouge les

## Défi #18 – Paul Béland

tiges de métal ancrées dans les supports de plastique noir. Visuellement, je prends note de l'emplacement originale du support crânien dans le but de remettre, une fois terminé, l'appareil dans son état de configuration d'origine. J'observe le long fil accordéon reliant les écouteurs à la chaîne stéréo; il repose enroulé par terre et je découvre qu'il peut parcourir l'ensemble de la surface du salon voire me rendre aux chambres des enfants pour les surveiller en déficience de mes oreilles protectrices. J'enfile les écouteurs pour la première fois de ma vie. Cela projette un dôme de silence où règne en permanence l'unique cadence de mon cœur. Je suis conquis par cette suspension dans le temps, je perds légèrement mes repères et mon équilibre est provisoirement menacé; obnubilé par cette rupture sonore, je devine aussitôt mon cœur emballé.

De facto, je retire l'appareil et découvre entièrement ma faculté auditive. Seulement dix secondes se sont passées. Les sons : les automobiles qui passent sur le boulevard à 200 mètres de chez nous; des gens qui passent sur le trottoir en jasant; l'usine qui crache sa fumée grise et son vrombissement sans relâche; des enfants aux loin qui crient : « Pâh Pâh t'es mort... non j'ai tiré avant toé... »; un bruit de vaisselle chez une voisine; le pas pesant du voisin d'en haut et le plancher de bois qui craque; les feuilles de l'unique arbre qui frissonnent au vent.

Je dépose alors les écouteurs pour me rendre près de la fenêtre ouverte. J'entends le bruit lourd du transformateur électrique accroché au poteau d'Hydro Québec. Je vois quelqu'un en face fermer la porte de son logement, avec fracas et entendre sa femme crier des injures. Le passage d'un vélo avec sa chaîne sans graisse; quelques criquets dispersés dans les hautes herbes, là où le poteau électrique prend racine; la chaise berçante extérieur d'un autre voisin, celui du troisième étage en billet; elle fait craquer le plancher de la galerie à chaque va-et-vient. À peine perceptible, une sirène d'ambulance dans le fond tumultueux. Je réalise que ma propre respiration forge aussi cette soupe visqueuse à mes tympans et que mon propre cerveau sile en permanence.

Après cinq minutes à prendre conscience de l'impact sonore sur ma vie, je décide finalement de retourner à la chaîne stéréo. J'empoigne les écouteurs et les revêt. Je diminue le volume au minimum et appuie sur le bouton Power.

Un click sourd d'abord, un son stable et de basse fréquence m'indique la présence du courant électrique passant à travers les mini-caisses. Je monte tranquillement le volume.

*« ... de cet été. Demain, ce sera aussi une belle journée ensoleillée avec le mercure frôlant les 28 degré Celsius; quelque chose de très semblable à la journée d'aujourd'hui sans oublier l'humidité. Ben oui demain, ce sera plutôt humide et suffoquant particulièrement en début de soirée. N'hésitez pas à boire beaucoup d'eau demain et si possible d'aller faire une petite saucette à la piscine municipale ou tout simplement aller vers les centres d'achats avec l'air climatisé. Voilà pour la météo. Et maintenant passons en musique avec Patrice Rushen et Forget Me Noooooots ! Ici Guy Aubry à CKMF 94,3 Mmmmmmontréal!... »*

Toujours debout. Les premières notes. Je ne savais pas. Le son est différent d'une oreille à l'autre ! Quoi ? Le clavier joue davantage sur ma gauche, les aigus à droite... WOW ! Certaines notes sont au centre, d'autres se promènent dans ma tête, d'abord au milieu tandis que les plus intéressantes; celles qui font de cette chanson un succès, circulent d'une oreille à l'autre. Je suis

## Défi #18 – Paul Béland

dans un autre univers... là je capote ma vie. Submergé par la musique; l'ensemble de mes neurones s'active et enregistre parfaitement ce moment précis dans ma mémoire.

Le bassiste, surtout le bassiste...; le clavier ensuite tellement épuré; le faible drums synthétisé au rythme régulier, double coup au huitième temps... les voix, puis vient le saxophone : l'euphorie, l'extase, le nirvâna.

Je n'avais jamais pris de drogue avant cette journée-là. Maintenant, tous les jours : assez fréquemment, est la bonne posologie !

Betty Duby.

Mes premières fois...

Mon dieu, la liste est tellement longue...

Mes premiers souvenirs remontent à mes premières vacances avec mes cousins chez mes grands-parents, la danse, en passant par les papotages interminables avec les copines, la rentrée des classes, les premières sorties au bal, l'amitié, devenir maman et dernièrement devenir mamie...

Et comme vous vous en doutez, j'ai sauté de nombreuses étapes...

Tellement de première fois me reviennent en mémoire !

J'aimerais revenir sur celle où je suis partie en vacances chez mes grands-parents paternels.

Je dois avoir, je pense, entre huit et dix ans.

Ils habitent un minuscule village, près de Cluny en Saône- et-Loire.

Il est situé à l'époque à environ deux heures-et-demi de voiture de chez mes parents.

La voie rapide n'existait pas. Et j'ai le souvenir, à bord de la Renault R12 bleue ciel de mes parents ,de nombreux virages et de bois le long de la route.

C'est fou lorsque je repense à cela ; j'avais vraiment l'impression d'entreprendre un interminable voyage pour me rendre chez eux.

Je les connaissais bien sûr mais je ne les voyais qu'occasionnellement. Mes parents tenant un commerce et travaillant le dimanche matin...

Mais revenons à cette première fois ! Qui est à l'initiative de ces vacances ? Je n'en ai aucune idée !

Toujours est-il que mes parents m'ont emmené chez mes grands-parents... et ils sont repartis...

Et là, une drôle de sensation m'a envahi ; celle d'avoir été projeté dans un monde inconnu !

J'avais pourtant l'habitude, avec le commerce, d'être en lien avec diverses personnes.

Mais toujours dans une sphère sécurisante. Même l'école était à deux minutes de leur commerce et le collège était, lui, tout simplement en face !

Comme si tout se passait dans un cercle restreint. Tout le monde connaissait tout le monde. Le village était un peu « ma famille »

Et là, je peux me voir, assise sur un banc en bois avec une sorte d'abri. Je suis face à la maison de mes grands-parents, genre vieille ferme non exploitée. Mon grand-père était palefrenier au haras de Cluny. Ils n'ont donc pas d'animaux.

Mes larmes coulent... Je suis déçue, mes cousins ne sont pas arrivés ! Je me sens seule !  
Ma grand-mère me rejoint et me propose de lire mes livres de « Martine ». Mes cousins arriveront plus tard, dans la soirée.

Elle n'est pas méchante pour un sou, mais je crois qu'à ce moment là, elle ne sait pas trop comment s'y prendre avec moi.

C'est une grand-mère à l'ancienne. Les sentiments et la psychologie ne sont pas encore au programme de la vie.

Je souris en repensant à ce moment là, car finalement, j'ai trouvé ma grand-mère et mon grand-père, très « chouettes », pas du tout prise de tête. Du moment que l'on était respectueux...

Finalement, sortir de sa zone de confort permet d'évoluer et de s'adapter au monde. De mon point de vue bien sûr ! Alors merci à cette école de la vie.

Revenons vers mon banc...

Je me rends compte que les souvenirs très anciens me laissent quelques images en flash mais surtout beaucoup de réminiscences de sensations.

Je sais que j'ai pris mes livres, que les ai lus... je ne pleure plus... Ensuite plus rien...

Puis l'arrivée de mes cousins de Martigues (Bouches-du-Rhône).

Je les connais très peu. Mais comme je suis heureuse de les voir !

Marielle et Gilles sont plus âgés que moi et Fabien a un an de moins. A ce moment là, se parle t-on ?  
Je n'en aucune idée.

Ma tante et mon oncle restent là en vacances. Ils ont loué (je pense), la petite maison en face de mes grands-parents. Une minuscule ruelle les sépare.

Ma cousine de Trévoux (dans l'Ain), arrive aussi.

Et là c'est juste le bonheur ! Chrystèle est la cousine que je vois le plus. Nous habitons le même département et avons le même âge.

De plus, nous partageons la même chambre, chez mes grands-parents. Je ressens, sans les entendre, nos fous rires, le soir à l'abri de nos draps !

De cette chambre, j'ai le souvenir d'un lit très haut, d'un gros édredon et d'une petite photo dans un cadre, de mon père, jeune homme.

D'ailleurs, je crois que j'ai découvert ce jour là que mes parents avaient été jeunes.

Peut-être que d'autres photos de mes oncles et tantes étaient là aussi mais ma mémoire n'a stocké que celle-là.

Ces vacances sont une succession d'images flashes... Les têtards dans un trou d'eau, les toilettes sèches dehors, les découpages d'illustrations de chiens dans des magazines du « chasseur français »  
... Mon grand-père n'était pas chasseur...Allez comprendre !

Je me revois dans une écurie jouer au roi et à la reine avec une vieille lessiveuse à main. Gilles est le roi parce qu'il est l'ainé ! Ben voyons ! Nous sommes ses serviteurs. Quelques chamailleries s'en suivent. Vite stoppées par ma grand-mère.

Je ressens notre complicité, nos sourires, notre joie d'être ensemble.

Et l'envie... Chrystèle a un van de « Barbie ». Lorsque je repense à ce moment, je peux ressentir le « elle a trop de la chance d'en avoir un ! » Nous passons des heures à jouer avec !

Et toutes nos parties de « cochon pendu » à la barrière de la cour. J'avais l'impression d'avoir réalisé quelque chose d'incroyable ! Je peux ressentir cette fierté de l'avoir réussi car vu de mes yeux d'enfant, cette barrière me paraissait tellement grande !

Cette première fois garde intactes, cette fraîcheur, cette innocence de l'enfance que j'aime retrouver au cours des discussions en famille.

Une douce « madeleine de Proust » stockée dans le disque dur de ma mémoire...

## He put a spell on me

1968, j'ai huit ans. Haut comme trois pommes à genoux (comme disait ma mère haute comme trois poires debout).

Salle Pleyel à Paris. On s'y engouffre.

Comme c'est grand ! Je n'ai jamais vu une salle aussi immense (je la trouverai finalement petite une décennie plus tard). Je m'accroche à la main de ma mère. J'ai peur de la perdre.

Heureusement, on nous place dans les dix premiers rangs très rapidement.

Je grimpe sur le fauteuil, tout mou, Je m'assois, je m'enfonce, je disparaissais. Je suis très impressionné et je regarde les gens qui s'agitent. J'écoute le bruit de la foule qui s'active, qui papote. Les retardataires, qui déploient d'énormes efforts pour être discrets mais se font beaucoup remarquer, m'amuse. Puis l'éclairage et le brouhaha diminuent subrepticement pour faire place à l'obscurité et à un silence lourd.

La scène s'illumine. Il y a beaucoup de musiciens, je n'en ai jamais vu autant.

Le batteur donne le tempo, mes jambes s'agitent toutes seules. J'aime bien, j'aime beaucoup.

La basse, les cuivres s'y mettent. Il n'y a personne au piano.

Puis, dans la salle, on perçoit un grondement sourd, qui enfle, c'est la foule qui sait déjà qu'il va arriver.

L'orchestre joue de plus en plus fort, mes jambes sont incontrôlables.

A ma droite, une jeune femme s'installe. Elle est en retard. Il était temps, Mister Ray Charles entre en scène, accompagné de son guide.

La salle est en délire. Il m'apparaît grand, il est très élégant. C'est certain, quand je serai grand, je serai habillé comme lui. Il salue la foule qui applaudit à tout rompre.

Ses grosses lunettes noires m'impressionnent. Je sais bien qu'il est aveugle, mais j'ai à ce moment-là beaucoup de peine pour lui.

Il a une drôle de démarche, pourquoi marche-t-il comme ça ? On dirait qu'il a mal aux pieds. Il marche à tout petits pas. Ses chaussures sont peut-être trop petites pour lui, me dis-je.

Je suis fasciné par sa démarche syncopée, ses petits pas, son sourire, ses dents blanches, si blanches.

Son guide l'accompagne jusqu'à son piano.

Une fois installé, tout son corps est gagné par une sorte de crise d'épilepsie synchrone. Son buste se met à osciller en rythme de droite à gauche. Je ne vois pas ses mains. Dommage. En revanche, je vois ses pieds qui dansent sous le piano, qui martèlent le plancher. J'ai peur qu'il tombe de son tabouret tellement il s'agite. Comment ferait-il s'il tombe par terre ? J'ai peur pour lui.

Les morceaux s'enchaînent. Je suis hypnotisé. J'aime beaucoup les moments où, après chaque chanson, il sort son mouchoir blanc avec lequel il essuie son front, ses joues, son cou en sueur. Il soulève parfois très rapidement ses grosses lunettes pour essuyer son nez, sa bouche. Trop rapidement, j'aimerais bien voir ses yeux.

J'adore les moments où les cuivres se lèvent pour crier, cracher ou vomir leurs notes. Je suis très intrigué par les trompettistes qui placent de temps en temps un drôle de truc au bout de leurs instruments. J'apprendrai plus tard que c'est une sourdine.

Le batteur me fascine (je ferai de la batterie plus tard...je ne le sais pas encore). Je découvre la sensualité des balais. Ces drôles de gros pinceaux avec lesquels le batteur caresse ses fûts et qui donnent ce son, tout doux, que j'avais déjà entendu sur mon poste de radio (mon transistor, comme on disait à l'époque).

“The sun died”

Ma mère à gauche est toute étrange. Je regarde ma voisine de droite. Elle a des yeux tout humides, comme après un gros chagrin.

Après “Georgia on my mind”, Mr Ray Charles prend la parole.

« We would like to invite now some females... I like that... girls... The internationally known ... the Raelets »

Quatre jeunes femmes arrivent sur scène.

Elles se collent les unes aux autres et entament une danse suave et langoureuse face à deux petits micros. Leurs voix me bouleversent. Elles sont si belles. Elles sont noires. Je suis fier d'être de leur couleur. Je pense à Vautrin qui m'a traité de négro à l'école dans l'après-midi et à qui j'ai répliqué qu'il n'est qu'un cochon gratté (c'est ma mère qui m'a suggéré cette réponse qui laisse le destinataire pantois à chaque fois).

“My funny valentine”. C'est la plus petite des Raelets qui l'interprète. La salle est tétanisée. De grosses larmes roulent sur les joues de ma voisine de droite.

Les morceaux s'enchaînent et la fin du concert arrive bien trop vite à mon goût. Ma mère ne s'arrête plus d'applaudir. J'aurais aimé que cela dure.

Avant que les lumières ne se rallument, ma voisine de droite se mouche discrètement dans un mouchoir trempé.

C'était mon premier concert Jazz live, ma première fois.

Cette nuit-là, dans mon lit, j'ai poursuivi le concert avec Mr Ray Charles, mes jambes bougeant comme les siennes. J'ai conservé ce tic, ce toc pour m'endormir après toutes ces décennies.

Depuis ce jour, je n'ai jamais cessé de fréquenter les concerts, festivals, clubs enfumés (à l'époque) et autres lieux où l'on joue du Jazz.

Mr Ray Charles m'a jeté un sort. “I put a spell on you”, comme il l'a chanté ce soir-là.

Xavier

A ma mère †

C'est la première.

Wahou ! C'est affreux. C'est une agression. C'est instantané.

Ça m'arrache, je suffoque.

J'ai le nez qui coule.

Dit comme ça, c'est un peu léger . En fait de nez qui coule, j'ai les narines pleines de morve et ça dégouline.

Je pleure aussi comme une fontaine ; les grandes eaux.

Ça pisse de partout. C'est incontrôlable, et puis la toux...

Ça ne s'arrête pas, ça brûle. J'ai les yeux explosés, la tête qui tourne, des nausées.

J'ai envie de vomir, je vais tomber.

Ça te pose son homme, cette première cigarette.

Eric

## La 1ère fois que

J'étouffe, je n' en peux plus.

Je m' agite, il faut faire quelque chose.

Je tapote de mes poings les bords de mon habitacle, je dois sortir de là. D' habitude , c' est un cocon , je m' y sens à l' abri.

Mes pieds ruent dans tous les sens, je vais exploser. D' habitude, c' est tout doux sous mes orteils quand je chatouille ma gardienne.

Je sens le liquide chaud me bousculer. D' habitude, mon liquide me tient chaud comme une couette.

Je suis submergée de vagues. D' habitude, je flotte doucement.

Là, tout se tend, elle se tend, je me tends; on a toujours fait pareil, on est en osmose. Le mouvement m' amène plus bas, je vais me cogner. Il faut m' aider. D' habitude, elle fait attention, elle ne bouge pas trop brusquement, ma protectrice.

Tout s' agite au dehors, j' entends leurs voix à tous les deux, puis le bruit d' un moteur.

Elle parle beaucoup, sa voix n' est pas la même. On dirait qu' elle récite une litanie. D' habitude, elle chantonne , ma championne.

Elle me caresse de gauche à droite, de haut en bas, elle se rassure ainsi, elle me rassure, on est pareilles, on est en accord parfait.

Lui, prend une voix grave, autoritaire, il a certainement peur .

Ma position est inconfortable, je ne sais pas ce que je dois faire : rester tranquille ou tout faire pour sortir. D' habitude, elle trouve toujours une solution, mon asile.

Je n' ai jamais vécu cela avant ! C' est inconnu et en même temps, cela devait bien arriver. Elle , si, je l' ai déjà entendu parler de cette expérience, elle sait ce que c' est, ma bienfaitrice.

Elle se force à respirer lentement, je l' imite; c' est ma maman, je veux faire comme elle. C' est dans sa maison que je suis, c' est chez elle qu' elle m'a laissée grandir. Nous ne faisons qu' une toutes les deux, nous sommes en symbiose.

Je n' ai pas mal, elle n'a pas mal, mais il ne faudrait pas tarder.

Elle est moins calme d' un coup, elle pousse , je pousse, je dois sortir d' ici, il n y a plus assez de place là. Elle se tend, je me tends, rien ne nous sépare. Elle arrête de respirer, je prends de l' air la bouche grande ouverte. C' est la première fois que je fais cela. Ça me fait mal aux poumons.

Je crie, je pleure. Ma maman aussi, je tremble de froid, elle d' émotion.

On était pareilles, rien ne nous séparait.

Je suis là, sur son ventre, dans ses bras.

C' est la première fois que...je nais.

KARINE

## « Bonne arrivée »

Je me souviens de mon premier weekend en Afrique. Arrivée vers les quatre heures du matin, le samedi, je me suis posée sur mon lit à l'internet une heure plus tard. J'ai passé la journée à me réveiller, me rendormir, me réveiller... jusqu'à ce qu'il fasse à nouveau nuit. C'était aux alentours de 18 heures. Je suis sortie trente minutes pour une collation. Ce weekend, on me préparait les choses.

Je devais me débrouiller à partir du lundi soir. J'ai mangé dans le salon principal. Une femme d'une cinquantaine d'années, relativement forte, se tenait assise sur un vieux canapé. Elle regardait un feuilleton, digne des « *Feux de l'Amour* ».

Malgré ma fatigue, je n'avais pas froid. La chaleur m'était tombée dessus, tel un bloc de béton dès ma sortie de l'avion, quelques heures plus tôt. Je suis retournée dans la chambre, où j'y resterais trois mois. C'était stipulé ainsi dans mon contrat. Il s'agissait d'une chambre individuelle, petite, avec une armoire vide, une chaise et une table plus le lit. Une moustiquaire rectangulaire, telle une tente recouvrait le lit. Il y en avait également une à la fenêtre. C'était une vieille fenêtre avec des stores des années 60/70. Ils n'étaient ni occultants ni isolants. Aucun volet n'était ajouté.

Nous étions au troisième et dernier niveau du bâtiment, l'école primaire. Depuis ma fenêtre, j'observais la cour intérieure d'une maison. Le sol était du sable, les toits de la tôle et un puit pour l'eau au centre.

Dimanche matin, personne dans les couloirs. Le petit déjeuner m'attendait sur la table du salon : un pot entamé de confiture et du pain, qui était plus de la brioche.

Ensuite, je suis sortie du bâtiment. Je voulais repérer mon lieu de travail et le quartier où j'allais vivre désormais. Juste en face, il y avait un bar, un menuisier et une minuscule épicerie « de secours ». Je suis partie sur la gauche. Aucun trottoir, je longeais la route. Au bout, on pouvait voir l'océan. Peu de personnes circulaient dans la rue. Je sentais déjà une chaleur pesante sur tout le corps. Il n'était pourtant que neuf heures du matin.

Durant ma marche, j'entendais constamment des coups de klaxons. Je me retournais, rien. Je ne comprenais pas. Je ne gênais aucun véhicule. C'était en réalité les taxis. Que des Toyota jaunes. Ils klaxonnaient dès qu'ils arrivaient à un carrefour. C'était leur manière de prévenir de leur arrivée. Il n'y avait pas de panneaux, sauf un. Un panneau « stop » donnait sur l'océan au bout.

J'ai trouvé l'école maternelle, mon nouveau lieu de travail à mi-chemin. Le trajet m'avait semblé durer une éternité. Une idée complètement fautive. A peine trois minutes de marche à pied séparaient les deux complexes.

J'ai longé l'autre côté jusqu'au collège. Tout le long du trajet, je sentais quelques regards. J'étais la seule personne blanche dans la rue ce matin-là. Moi qui appréciais la discrétion, c'était impossible ici.

En tout cas, j'avais repéré des lieux intéressants et très utiles : la plage, le travail, l'eau minérale (l'eau du robinet n'est pas du tout conseillée), les fruits et légumes... Je parcourrais le reste de la ville plus tard. J'avais l'année scolaire pour en profiter.

Le soir venu, la dame de la veille et un homme, encore jamais vu, m'attendaient dans l'entrée. Il se tenait droit, faisant une tête de plus que moi. Il se présenta par politesse. J'écoutais à moitié

« *Bonne arrivée* »

ce que les deux personnages me disaient. Ils firent de même avec le reste des personnes arrivées dans la journée.

Je souviens lui avoir juste dit « bonsoir, ok ». A ce moment-là, rien ne présager que je serai avec lui, cinq ans plus tard.

Romain L.A.

## Chemin d'écrit

Il existe tant de premières fois, comment choisir ? Pourquoi celles-ci plutôt que celles-là ? Celles qui vous laissent de bons souvenirs ou celles qui vous laissent un goût amer ? Celles qui ne ressemblent à aucunes autres suivantes ou celles que l'on veut oublier ?

Celle qui m'apparaît se détacher de ce peloton de souvenirs enfuis serait une des plus récentes de toutes, celle qui est à l'origine de mon envie d'écrire.

Quelques années bien avant mon départ en retraite, un ami m'invite à l'accompagner à une conférence sur « Le chemin de Compostelle » Pas très emballé, je décidais quand même de ne pas le laisser y aller seul. « Compostelle » me disait vaguement quelque chose, pour tout dire une de ces « *bondieuseries* » à l'instar de Lourdes ou plus près de chez moi, Lisieux. Étant plutôt du côté des bouffeurs de curés, cela ne m'empêche pas d'être enclin à visiter cathédrales, églises ou autres abbayes alors Why not ?

Pour tout dire, cette soirée dont le thème était « *Faire son premier chemin* » ne m'a pas vraiment emballé. Ce chemin pour les conteurs/animateurs n'était émaillé que de foi et de croix, enfin de tout ce qui aurait dû me faire fuir. Mais bizarrement ce fut tout le contraire et je décidai en sortant de me faire cette promesse :

*« Un jour, je ferai mon premier chemin »*

Bien évidemment, les années passant, le souvenir de cette promesse s'effaça progressivement avec le temps. Le jour de ce que l'on appelle « la cessation d'activité » sonna comme un glas. Deux ans plus tard, le souvenir de cette promesse refit surface. Cela n'est peut être pas le fruit du hasard car je venais d'apprendre que coulait dans mes veines un sang de mauvais présage. Je réalisais que le temps étant venu d'honorer cette promesse en me disant avec un certain humour :

*« je vais faire ce premier chemin comme un dernier voyage »*

Je fus alors pris d'une euphorie que je n'avais pas connue depuis longtemps. Pourtant très vite le doute s'empara de moi. J'avais bien l'habitude de randonner en montagne, même d'organiser des séjours pour des amis mais jamais plus de sept jours consécutifs. Cette fois, ce n'était plus la même chose. La voie qui me paraissait la plus intéressante débute au Puy en Velay mais l'arrivée en Galice se situe à plus de 1500 Kms. Et moi qui avais averti tout mon entourage que je partirai le 1<sup>er</sup> avril prochain ! Devant la crainte de ne pas y arriver, j'ai alors pensé dire « Poisson d'avril ! »

Non, je ne pouvais renoncer mais revu mon objectif à la baisse, annonçant que je limiterai ce chemin au parcours français jusqu'à Saint Jean Pied de Port, c'est à dire pour seulement 750 Kms.

Je passais plus d'un mois à étudier le parcours, décidais des étapes et des lieux où pouvoir fuir en cas d'abandon éventuel. La date fatidique approchant, je me sentais de plus en plus fébrile. Le mois de mars qui débutait fut fidèle à sa réputation mais ne n'empêcha pas durant ses premiers jours à me confronter à ses giboulées pour des marches préparatoires. Finalement pour abréger le stress du départ, à la surprise de tous, j'avançais mon départ et pris le train le 15 mars pour Le Puy en Velay.

Le lendemain matin. Je sacrifiais bon gré, mal gré à la tradition et assistais à l'office religieux de 7 heures du matin. A la fin de la cérémonie, le prêtre ouvrit une trappe devant le retable qui masquait un grand escalier. Je compris à cet instant l'émotion qui saisit tous pèlerins qui démarrent de la cathédrale. Ce point de départ domine toute la ville. Tout un symbole, une voie tracée vers Compostelle...

Les étapes se sont enchaînées au rythme de 25 kms de moyenne par jour, la fatigue et les craintes atténuées par des rencontres insolites. Pourtant, plus j'approchais de la frontière et plus un autre doute m'envahissait :

*« avais-je vraiment envie de m'arrêter ? »*

Cela faisait un mois que je marchais quand je franchis le col de Roncevaux pour pénétrer en Espagne puis un mois encore pour arriver à Santiago, suivi de trois jours supplémentaires pour finalement être arrêté par l'océan à Finisterra.

En arrivant à ce point final, j'avais compris le thème de la conférence il y a de cela plusieurs années :

« *faire son premier chemin* » et non pas « *faire un chemin* ».

Il me fut difficile de me résoudre à quitter ce « *premier chemin* ». Il fut le déclencheur pour prendre la plume et prolonger ainsi les sensations vécues en le parcourant. La maladie ayant fait une pause au cours de ces deux mois passés à cheminer, ce premier fut suivi l'année suivante d'un deuxième par le nord de l'Espagne. Il n'y eu cependant pas de miracle, un traitement chimique m'empêcha de marcher pendant les deux années qui suivirent. Trois ans après, je voulus retrouver l'émotion de mon premier chemin. Cette fois ce fut au départ de Séville en me disant :

« *C'est mon premier chemin après ma guérison* »

Michel C

## Eric S. Défi 18. La première fois

Nous y voilà enfin. La nuit est tombée lorsque nous arrivons. Un panneau interdisant toute circulation nous oblige à continuer à pied. Nous sommes seuls, le parking est vide, déserté. Le vent du large, soutenu, dissuasif, a eu raison des touristes ce soir. L'océan veut m'impressionner. Il sait qu'il m'impressionne. Ses grondements lourds et réguliers me saisissent dès la descente de voiture. La Méditerranée, que j'ai bravé maintes fois de jour comme de nuit dans mon adolescence, n'était pas aussi houleuse avec moi. Je ne le vois pas, il nous faudra dépasser des dunes et marcher sur cette plage de sable fin pour l'atteindre. Éviter ses multiples pièges pour s'en approcher. Le voir enfin. Éclairés par notre petite lampe torche, nous nous tenons pour ne pas trébucher. La nuit est profonde, presque menaçante. Des grains de sable invisibles nous piquent les joues. La plage est hostile. Ma compagne sourit, m'encourage. Je ralentis, puis repars. À l'âge que j'ai, je ne vais tout de même pas me dégonfler devant de l'eau. Eux deux se connaissent, elle a vécu en Bretagne. Moi pas. Et si le colosse ne m'acceptait pas. Son souffle se fait de plus en plus puissant. Je le devine qui se dresse de toute sa grandeur. Je le cherche des yeux, en haut, en bas, mais ne le voit pas. Plus que quelques mètres, je sens sa salive saumâtre sur mon visage. Il écume à présent. Je suis au bord de la panique. Pourquoi l'affronter de nuit ? Revenons demain, tu vois bien qu'il veut rester seul ! Pensées insensées que celles-ci. Ma compagne se cramponne à mon bras, elle sait que c'est le moment. Elle le veut pour moi. Le vent s'accentue. Une vague plus forte que d'autres s'abat avec fureur et glisse jusqu'à nous, projetant une mousse blanche formidablement étincelante hors de l'eau. Je ne peux plus bouger, nous nous sommes trop approchés. Le monstre m'a envoûté. Agir en toute humilité est ma seule option. M'accroupir peut-être, comme face à un ours. Je suis seul, ma compagne m'a lâché la main. Elle me regarde, confiante. Dans ce tableau effrayant les vagues peu à peu se dessinent, impétueuses, fascinantes. Je peux les voir à présent, comprendre leur mouvement, leur envie de jouer. L'océan les tient, les retient, s'en amuse. Il n'y a plus de danger, le contact est établi... Ce soir-là nous resterons longtemps sur cette plage, à écouter des histoires soufflées par l'air du large et à flirter avec les vagues...

## Mon premier baiser

J'avais un peu plus de 14 ans.

Au patronnage de mon village, chaque mercredi de l'année et chaque après-midi des vacances scolaires, je m'occupais des enfants de 3 à 5 ans, avec une autre jeune fille. Il y avait 2 autres groupes d'âges supérieurs.

Ce 3eme dimanche d'août, comme chaque année à la fin de la saison, dans la cour du dit patronnage, nous avions invité les parents, les amis pour leur présenter les jeux, représentations et autres manifestations que nous avions préparés pour eux, avec les enfants.

Je déambulais beaucoup pour voir si tout fonctionnait bien, si chacun était à la place prévue. Un garçon me suivait depuis plusieurs minutes. Je le sentais sans oser me retourner. Je me suis éloignée comme j'ai pu, pour réussir à le regarder à mon aise. Il était grand, belle corpulence, brun, les yeux bleus et ne cessait de me dévisager, esquissant quelques sourires. Après l'observation, J'imaginai, 1m80, 18 ans ?

J'étais troublée devant ce jeune homme si beau qui semblait s'intéresser à moi. Je lui ai rendu son sourire, tout en retournant à mes responsabilités.

Il s'est rapproché, puis approché et nous avons parlé quelques minutes, ses yeux me dévoraient avec douceur. Il me suivait partout pour profiter des moments libres que je pouvais voler au temps.

Claude avait 17 ans, il était en vacances chez sa tante. Il habitait Bourges. 450Km !!

Nous avons passé plusieurs heures ensemble, tout l'après-midi, par petits bouts, à échanger sur tout et rien, à apprendre à nous connaître. Nos mains se sont effleurées, nos visages rayonnants plongeaient dans l'émotion à fleur de peau de l'autre. Le coup de foudre réciproque était en marche. Je me sentais belle et légère, mais je ne pouvais pas m'échapper, mon job me réclamait.

Vers 19h, la cour s'était vidée, presque tout le monde était reparti. Avec mes collègues nous avons rangé, nettoyé. Claude avait disparu. Je regardais partout. Ma collègue et amie m'a demandé

- « ton chevalier servant est parti ? »

- « Je ne sais pas, je ne le vois plus » pendant que mes yeux fouillaient les environs à 360°, en vain.

21h, le soir commençait à tomber.

Alors que, triste, je remontais l'allée feuillue qui débouchait sur la place centrale, tout à coup, je me suis sentie happée par une main solide qui m'entraîna dans les fourrés. Un doigt en travers de sa bouche, comme pour me signaler de faire silence, Claude me prit dans ses bras et m'embrassa dans un baiser tendre, amoureux, plein de doux désirs.

Au bout de quelques minutes, il me regarda et me dit en souriant avec tendresse et en caressant mon visage du bout des doigts,

- « Désolée, mais j'en avais trop envie et demain je rentre à Bourges. Tu me plais beaucoup, je reviendrai souvent... »

Nous nous sommes revus longtemps, à chacun de ses passages chez sa tante.

Ce **premier** baiser merveilleux m'avait mis des papillons dans le ventre et des étoiles au cœur.

### Ma première fois

Je me souviens...de ma toute première entrée à l'Université!

La semaine précédente, j'étais déjà venue m'inscrire...avec ma mère. Elle voulait "voir" le lieu - les lieux s'aperçut-elle - où j'allais me rendre tous les matins et passer mes journées avec, comme seul chef,...moi-même! Ce ne serait plus comme au lycée où les professeurs se succèdent dans le même local, les élèves ne quittant leurs classes que pour se rendre aux labos, aux salles de gym ou en récréation. Et voilà que je serais livrée à moi-même et que je devrais me rendre, de ma propre initiative, dans les différents bâtiments où se donneraient mes cours – celui de la faculté de philosophie et lettres, celui de la faculté de sciences sociales, ainsi que celui qui abritait la bibliothèque.

Les locaux de l'administration où se prenaient les inscriptions occupaient en partie une grande bâtisse de style néo-gothique qui se dressait face à la grande avenue bordée d'ambassades où maman trouva une place de parking (les bâtiments d'origine de l'Université ont été construits en néo-gothique au XIXème siècle; dans la première moitié du XXème siècle se sont rajoutés des bâtiments modernes).

Enfin arriva le grand jour. Mon premier cours ne commençait qu'à 10 heures du matin. Je n'avais pas de chambre d'étudiant. Cela n'avait pas été jugé nécessaire puisque j'habitais, avec mes parents, dans une petite ville située à 30 km de Bruxelles. Le trajet en train était minime mais celui qui devait me faire traverser la ville l'était moins. En l'absence de métro dans le quartier de l'Université, je ne pouvais compter que sur une ligne d'autobus qui traversait des quartiers très encombrés.

Ce matin là, j'étais très excitée en pensant à tout ce que j'allais découvrir de nouveau par rapport à ma vie monotone de lycéenne... Or, être trop excité, trop impatient, cela ne vaut rien d'un point pratique: une chose cruciale qui avait été omise lors de mon inscription était la préparation de mon trajet d'autobus. Nous étions venues, ma mère et moi, en voiture, du côté de la belle avenue. Or, l'autobus se dirigeait directement vers l'entrée opposée du site, côté ville, par laquelle passaient la plupart des étudiants et des professeurs.

Tout cela, je l'ignorais. Je pris donc l'autobus au sortir de la Gare Centrale. Quand je vis qu'il quittait l'avenue que je connaissais et se dirigeait vers la gauche, dans une rue qui formait un V avec l'avenue, je paniquai un peu et descendis... Grosse erreur! Après consultation du plan que j'avais judicieusement emporté (et que j'aurais dû lire avant!), je constatai que je me trouvais encore fort loin du bâtiment des inscriptions, seul endroit dont j'avais fait la connaissance. Aucun bus ne passait par cette avenue!

Je me mis donc en route, de plus en plus inquiète à l'idée que je risquais de manquer...le premier cours! A présent, bien longtemps après, je puis me remémorer cette marche forcée que je fis là. Je revis mes pensées anxieuses et ma colère envers moi-même. Pourtant, ce qui s'impose à ma mémoire de la façon la plus concrète, c'est la sensation du vent qui fouettait mon visage, amenant jusqu'à mes narines les senteurs dégagées par les arbres qui occupaient les jardins des ambassades.

Lorsqu'enfin j'arrivai dans l'auditoire,... il était dix heures. Que j'aie pu être à cet endroit-là et à l'heure dite ainsi que je l'avais décidé me donna une réelle impression de magie. En effet, le peu de temps qu'il m'avait fallu pour venir à bout de ce trajet me semblait inexplicable - comme ce l'est encore maintenant.

N'est-ce pas fantastique que de commencer ses études universitaires avec une telle impression de magie? C'est peut-être cette expérience qui m'a fait tant apprécier mes études, à tel point que j'ai fait ... deux Masters!

## Le premier coup-d'état vécu en 1999.

### 24 décembre 1999 : un réveillon bien particulier...

24 décembre 1999, nous sommes en Côte d'Ivoire, pays situé en Afrique de l'Ouest. Une joie particulière m'anime car c'est le réveillon de Noël. C'est une période de l'année que j'apprécie énormément car, les rues, les artères principales des voies, et les maisons resplendent de lumières.

Notre sapin a été décoré voilà deux semaines. Ce matin-là, ma mère m'informe que nous passerons la journée ensemble. Nous irons d'abord dans son entreprise et, par la suite, nous ferons une escale au supermarché pour faire les courses. Je bous de l'intérieur, car cela ne m'enchanté guère.

Résignée et dépitée, je la rejoins et m'installe dans la voiture. Dès huit heures, nous foulons l'entrée de son entreprise. Après des salutations à ses collègues, nous regagnons son bureau qui se trouve tout au bout du couloir. Son trousseau de clés en main, elle ouvre la porte et, d'un geste rapide, appuie sur l'interrupteur se trouvant sur sa droite pour l'allumer. Elle contourne les deux sièges visiteurs et prend place dans son fauteuil gris. L'ordinateur, mis en marche, commence la consultation de ses dossiers. Je m'assois sur la chaise noire située non loin de son armoire de rangement et sors mon livre de mon sac à main ; *les dix petits nègres* d'Agatha Christie.

### Tirs ou pétards ?

La journée se déroule à merveille et il sera bientôt douze heures. Je crois entendre des bruits d'explosion. Des détonations. Des tirs ? Non, me dis-je sans doute pour me rassurer. Un regard à l'endroit de ma mère et elle comprend mon angoisse passagère. Des pétards lancés par des adolescents, sans doute. C'est un phénomène très courant durant cette saison.

Toujours plongée dans ma lecture, j'entends des pas précipités, c'est le responsable de ma mère qui entre en trombe dans le bureau.

— Vous devez songer à regagner votre domicile madame, car un coup d'État est en cours, dit-il le visage fermé.

— En êtes-vous bien sûr ? demande-t-elle toute en panique ?

— Bien évidemment, les mutins ont pris d'assaut la maison de la télévision. Une déclaration vient d'être lue qui marque la dissolution du gouvernement.

Là, c'est la peur, j'ai les mains moites, le cœur qui bat plus vite que la normale, sans doute le dernier réveillon.

Ma mère éteint rapidement son ordinateur, prend son sac à main et me demande de me dépêcher. Je vois ses collègues affolés ; c'est la consternation totale. Une angoisse indescriptible se lit sur les visages.

## **Le chaos**

En sortant de l'immeuble, le spectacle qui se déroule sous nos yeux est désolant. Les rues sont noires de monde. Plus aucun moyen de transport. Les rares taxis qui circulent encore sont pris d'assaut par les plus forts, les plus robustes et rapides : *la loi du plus fort*.

Des militaires partout, portant des fusils d'assaut en bandoulière, intimant l'ordre à particuliers de leur céder leur véhicule. Des magasins, pharmacies, petits commerces sont pillés. Au loin, des tirs sporadiques se font encore entendre en créant la psychose.

## L'appréhension du retour à la maison

Comment allons-nous rentrer à la maison ? Telle est la question que je me pose intérieurement ; car située non loin de la plus grande caserne militaire de la ville. J'interroge ma mère du regard, elle se veut rassurante. Nous nous dirigeons vers le parking. On entend toujours des tirs. Atteignant la voiture, les portières déverrouillées, chacune y prend place à bord.

Ceintures attachées, ma mère démarre. Très lentement, la voiture s'engage sur la grande avenue. J'allume l'autoradio et capte la radio nationale, afin d'obtenir des informations. Malheureusement, seul l'hymne national passe en boucle. Je me décide donc à en capter une autre, Radio France Internationale (RFI). Nous entendons la voix de l'animateur s'exprimer clairement en ses termes : « *un coup d'état sans effusion de sang a eu lieu ce matin par l'ex-général de l'armée. Aucune revendication pour l'heure. Cet acte est condamné par la communauté internationale* ».

Ne voulant plus écouter, je regarde toutes ces personnes qui continuent leur marche sous ce soleil qui est au zénith. Un coup d'œil furtif sur le cadran de ma montre indique qu'il est quasiment quatorze heures. Une extrême fatigue se lit sur les visages, mais la motivation y est. L'essentiel pour tous, c'est d'arriver sains et saufs. Une fumée noire s'élève vers le ciel à cause des barrages de pneus brûlés, ce qui provoque un immense embouteillage. Après détours et contournements, nous arrivons enfin presque à l'entrée du quartier.

Je constate que les voitures n'avancent plus et plus particulièrement celle devant nous : clairement il n'y a pas de conducteur. Pas le temps de réfléchir, j'aperçois un militaire de forte corpulence avançant d'une démarche altière. Un béret rouge sur la tête, 1,90 m environ, le visage dénué de toute expression, son fusil en main. Sans salutation aucune, il nous balance un terminus pour vous, mesdames ! nous intime l'ordre de bien condamner les portières.

— Vous continuerez à pied dit-il sur un ton toujours autoritaire.

Il repart comme il est arrivé et poursuit sa lancée avec les autres véhicules qui attendent derrière nous.

On se hâte d'exécuter ses ordres. En une quinzaine de minutes, nous sommes devant notre portail. Ma sœur s'empresse de nous ouvrir dès qu'elle nous aperçoit à travers les grilles. Ma mère regagne le salon ; je me laisse choir sur le sol glacé et dur de la terrasse. La tête entre les deux mains, les yeux fixés au ciel, telle est la joie de se retrouver chez soi en sécurité. Cette sensation de bien-être. Ce 24 décembre 1999 restera à jamais gravé dans ma mémoire.

